

Pierre Jaffrezic

Marilyn Monroe et Anna C. (ma Grand-Mère)

Prononcé son nom, Elle surgit. La représentation est immédiate, instantanée. L'une est lisse, l'autre m'apparaît déjà ronde, gironde rubiconde, gonflée et renflouée par la mémoire d'un corps vu, embrassé, touché. Elle a le parfum des revues des années 50 où s'étalait la prospérité d'une Amérique traversant un âge d'or. Elle vit dans le fumet de plats roboratifs, des viandes bien cuites mijotées, poulet, veau ou langue de bœuf, le plus souvent accompagnées de pommes de terre dorées au beurre, croustillantes et roussies à l'extérieur, fondantes à l'intérieur.

Marilyn Monroe est parangon et paradigme du désir. « Marilyn Monroe » porte la fécondité, la perpétuation, la reproduction. Par les consonnes son nom semble naître du prénom, dans une forme d'auto engendrement presque mythique, renforcé par l'initiale réitérée. On peut y lire une formule algébrique ou une racine indo-européenne de l'éros. Son aura et sa renommée sont telles qu'elles monopolisent un prénom ; à lui seul il précipite une seule identité possible, il suffit pour enclencher les représentations puissantes d'un corps, la saisissante image d'un visage, et le fantasme corrélé.

Ceux qui la connurent admirèrent la volupté de ses formes, son corps plantureux de vénus callipyge : des cuisses charnues, des bras douillets, une gorge généreuse où bien des têtes imaginèrent s'y plonger, une chute des reins déraisonnable. Ceux qui la connurent observèrent sa chevelure en vagues blondes, ses yeux lascivement mi-clos, s'ouvrant soudainement parfois dans l'euphorie d'un ostensible étonnement, sa bouche aux menues dents d'ivoire et de luxure cernées par la pulpe carmine de lèvres comme des muscles à vif, le menton mollet, ample, un nez légèrement retroussé, un peu mutin. Ceux qui la connaissent aujourd'hui continuent à regarder ce corps, la face, les fesses, les seins onctueusement dessinés. Ils contemplent cette idole d'un fonds culturel mondial comme l'incarnation de la femme qui attire le regard et hystérise les sens.

Mais alors son corps ne lui appartient plus, en incarnant elle perd sa réalité. Elle n'est plus une femme puisqu'elle est La femme. Son être disparaît dans le symbole. Ainsi devenir une icône vous destitue, vous dépossède de ce qui avait fait votre gloire et porté au pinacle. Marilyn Monroe, sitôt son nom prononcé,

envahit la mémoire mais s'évanouit en une série d'images. Le corps se dégrade et la chair finit par s'étioler dans le feuillettement de livres hommages, de catalogues d'exposition. Son image, déclinée en une série d'images, ou pour le dire autrement fragmentée, décomposée, pixelisée comme le fit un peintre, sature la mémoire d'une présence absence, d'une présence sans relief, qui ne nous touche pas. La reproduction de tant et tant de photos, la projection à travers de nombreux documentaires de séquences de films ou d'archives choisies à dessein pour signifier, exalter sa sensualité, sa corporalité, son corps qui tend les nerfs et génère des afflux de sang, diluent la chair. Celle-ci se fond dans le papier glacé, s'éteint, se dévitalise. Tout Marilyn Monroe qu'elle fût, la diffusion et la permanence de sa figure mondialement reconnue, son statut de star immortelle ne vont pas sans perte de chaleur, ne la sauvent pas de la mort.

Comment alors redonner corps à une défunte ? Cela est-il seulement possible ? Comment toucher ce corps et le ressusciter ? Marilyn ne semble pas avoir davantage de réalité, malgré son statut d'immortelle, que ma grand-mère. Elle existe par prégnance culturelle qui se mue en réflexe de reconnaissance à la vue de son image. Ma grand-mère existe en moi par le souvenir du contact. Elle imprègne ma mémoire, mon corps-mémoire. Elle dispose donc d'un avantage déterminant sur Marilyn Monroe : je l'ai connue en chair et en os.

Et quelle chair ! Elle imposait ses rondeurs en tout espace. Forte de poitrine et de caractère, les choses et les personnes gravitaient autour d'elle. Chez elle, une blouse bleue sans manches empaquetait sa chair mais dévoilait des bras comme des jarrets. A l'air libre, la peau distendue dansait au rythme d'un pas lourd, légèrement claudiquant à cause du poids des ans. On l'entendait venir de la cuisine au frottement des charentaises lentes sur le carrelage en damier. Elle s'était échinée à préparer le repas toute la matinée durant. Je la vois encore rougie par l'effort, des gouttes de sueur ruisselant sur son front, la bouche fine entrouverte pour respirer un peu mieux. La frisure de ses cheveux sous l'effet des fourneaux s'était un peu tassée. Alors elle arrivait dans une débauche de viande. Le plat carné du dimanche était un don d'elle-même, une offrande généreuse pour que la progéniture mange à sa faim. Les assiettes pleines, nous entamions ce moment de partage et de manducation. De ses petits yeux aiguisés, vifs au fond d'une peau parcheminée, elle s'assurait que chacun mâchât et disposât d'une quantité suffisante de nourriture pour poursuivre son travail d'ingestion. Le repas ne semblait jamais finir car elle nous resservait qui une cuisse, qui un morceau de blanc et, sur un ton péremptoire, en fouillant de sa fourche le grand plat ovale, remuant les aliments, comme si elle désirait nous préparer mentalement à la mastication nouvelle, nous assénait : « Prends ! Il reste de la langue ! Allez, tu vas bien reprendre donc ! Il y a un bout là, regarde ! Mais tu n'as rien mangé ! Tiens, donne ton assiette, je te mets une tranche ! Ooooh, il faut manger ! » tandis que nous

n'avions pas notre mot à dire. Les ventres gonflés comme des outres, nous nous perdions en rots retenus et borborygmes pour le reste de l'après-midi. Pleine d'orgueil, satisfaite d'avoir si bien remplie sa mission oblatrice, elle s'appuyait sur ses poings et redressait sa masse, enlevant les reliefs ou pour mieux dire, ce qui restait d'elle-même. Elle s'en retournait à son antre en soufflant, puisqu'à la fatigue de la préparation du repas qui se faisait sentir s'ajoutait la provende consommée en quantité non négligeable.

Un être trouve son prolongement par le truchement des mots qui sont des petits boudins d'encre enfilés sur une ligne. L'écriture fonctionne ainsi comme le suintement de nos graisses, elle est épiderme. Pour qu'une personne morte existe, pour retrouver son corps, il nous faut passer par un travail de la pensée. L'écrivain se remémore et élabore, le lecteur recompose et reçoit ainsi une mémoire en partage. D'une certaine manière, Marilyn Monroe n'existe plus car elle existe à nos yeux sans efforts, par un automatisme pavlovien qui de fait l'efface. Cette femme a perdu les rondeurs et les charmes de son corps devenu objet de culte ou de culture. Il faudrait, afin de retourner à son sujet, d'exhumer son existence, écrire sur elle avec sincérité. Mais sa gloire semble un fardeau insurmontable parce qu'elle a créé une vitrine d'exposition dont le bris serait un préalable nécessaire à toute reconnaissance profonde. Ce serait finalement le vide et l'absence d'image, d'images profuses, qui créent les conditions d'une présence, l'érection d'un corps que le mot fait renaître. La mort provoque le mot qui la défie.